

# Prédications d'après Blaise Pascal

## **Amor Dei versus Amor sui**

prononcées lors des rencontres de la SAPB à  
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

### Sommaire

1	Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021	3
2	Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021	3
3	Prédication sur les petites et les grandes choses, mercredi 20 octobre 2021	4
4	Prédication pour le mois des défunts, 3 novembre 2021	5
5	Prédication sur la conversion, 26 janvier 2022	6
6	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022	7
7	Prédication sur amour et vérité, 12 octobre 2022	8
8	Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023	9
9	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023	10
10	Prédication sur l'âme en présence de Dieu seul, 8 IXbre 2023	11
11	Prédication sur Pascal et saint Jean-Baptiste, 6 décembre 2023	12
12	Prédication sur la pénitence, 21 février 2024	13
13	Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024	13

<b>14 Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024</b>	<b>15</b>
<b>15 Prédication sur la joie, mercredi 9 VIIIbre 2024</b>	<b>16</b>

## 1 Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021

« Jésus est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain » Blaise Pascal parle ici du jardin des Oliviers, où parmi tant de supplices intérieurs, à la violence marquée par cette sueur de sang coulant jusqu'à terre, Jésus-Christ a en effet sauvé le genre humain en résolvant de faire la volonté du Père. *Or, il y avait dans le lieu où il avait été crucifié, un jardin*, écrit saint Jean. Expression imprécise : on peut croire que la croix se dresse ici comme l'arbre de vie au jardin d'Eden. *Et dans le jardin était un tombeau neuf*, où personne n'avait encore été mis. La nouveauté de ce tombeau nous ramène aux origines du monde, en ce jardin où aucun homme n'avait encore été mis. Jésus est ainsi allé de jardin en jardin, quittant un jardin de supplices au mont des Oliviers pour être porté au jardin de mort près du Golgotha. Qui pouvait croire qu'au terme de ce chemin qui semble consacrer la destinée souffrante et mortelle de tout homme la vie devait se lever, plus charmante et plus belle, Dieu insufflant au nouvel Adam le souffle d'une vie non plus seulement animale, mais spirituelle, dans un corps également spirituel ? La prophétie de sa résurrection d'entre les morts avait frappé les oreilles des disciples sans pénétrer leur cœur, devant l'évidence des marques des souffrances et de la mort de leur Maître. Les larmes de Marie attestent cette évidence. Mais le premier mouvement de son cœur fidèle se distingue dans cette méprise qui lui fait prendre Jésus pour le *jardinier* : car de même qu'Adam s'était vu confier par Dieu le jardin de la nature, le Christ est en effet le maître du jardin du salut et de la grâce.

*J'ai cherché dans mon lit celui que mon cœur aime*, dit la fiancée du Cantique, *et ne l'ai pas trouvé. Je me lève, je fais le tour de la ville, des rues et des places publiques : je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé. N'avez-vous point vu celui que mon cœur aime ? ai-je dit aux sentinelles de la ville. Lorsque j'eus passé tant soit peu au-delà d'elles, je trouvais celui qu'aime mon âme*. Jésus, en effet, a été supplicié et enterré hors de la ville. *Retire-toi, vent du nord ; viens, vent du midi*, s'écrie le fiancé : *souffle sur mon jardin, et que les parfums en découlent* : ces parfums dont la pécheresse avait oint le corps de Jésus au lundi saint. Ainsi, ô âme chrétienne, sors de toi-même et de ton lit ; sors de la ville, et du commerce ordinaire des humains, dont les œuvres ne tendent que vers ce monde. Ne crains pas de fréquenter ce jardin qui ne présente d'abord que supplice et que mort, mais que tu découvriras tout riant de la vie que le Ressuscité y reçut en sa chair. Et tu deviendras toi-même jardin : *Ma sœur, mon épouse*, dit le fiancé, *est un jardin fermé*, dont moi seul ai la clef, pour aller lui parler cœur à cœur, et l'appeler par son nom : *Marie*.

## 2 Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021

L'Église célébrait hier la mémoire de l'apôtre saint Matthieu, si fameux par sa conversion que l'appel du Seigneur produisit en lui en un instant. Par là se

marquait le triomphe de cette grâce que saint Augustin appelait « efficace », et dont Pascal fut si dévot à publier le mystère : mystère qui sans doute éclaire l'entreprise de son apologie de la religion chrétienne : il s'agissait, comme il le dit lui-même, de « porter à rechercher Dieu », ce qui peut engager à un long combat contre ses passions. Mais il savait aussi, d'après l'histoire de la conversion instantanée du publicain Mathieu, que le Seigneur peut rompre en nous d'un seul coup tous les attachements à quoi la convoitise tient l'homme asservi, sans qu'il soit nécessaire de plier la machine du corps aux gestes de la foi pour disposer enfin l'âme à la foi. C'est pourquoi, s'il est utile de se dévouer à l'apostolat, c'est cependant une œuvre qui n'est pas nécessaire ; à laquelle, partant, on se dévoue en toute liberté, et pour déferer au désir du Maître de la moisson d'appeler des ouvriers à sa moisson, et reconnaître ainsi l'honneur que Dieu fait à l'apologiste de la religion chrétienne, de lui conférer « la dignité de la causalité ».

« Il appela Matthieu du lieu de péage, qui le suivit incontinent, quittant tout. Matthieu lui donna à dîner chez soi, et, pendant le dîner, Jésus les enseignait, et aussi les disciples de Jean et les pharisiens touchant le vin nouveau en vaisseaux vieux, la pièce neuve à la vieille veste, etc. » C'est ainsi que Pascal relate, dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, la vocation de Matthieu et le repas chez ce publicain. Or, selon les évangiles, au cours de ce repas, Jésus eut à répliquer aux pharisiens s'indignant de ce qu'il mangeât avec des pécheurs. Viennent ensuite, en effet, ces propos sur le neuf et l'ancien, mais il n'y a nulle assurance qu'ils aient été tenus chez Matthieu, car c'est une autre péricope. Pour Pascal, il importe donc qu'ils l'aient été. En outre, il n'indique pas que Jésus emploie cette parabole pour répondre aux pharisiens et aux partisans du Baptiste, s'étonnant de ce que ses disciples et lui s'abstiennent de jeûner. De sorte que la parabole prenant place juste après la conversion paraît s'y rapporter directement et la donne à entendre comme un renouvellement complet de tout l'être, sans retour vers le vieil homme que l'on a quitté sans retour.

C'est bien ce que Pascal expose dans la préface à cet ouvrage touchant la condition des évangélistes, dont il participera lui-même du mystère : elle exige un entier abandon de son esprit propre, afin d'être rempli « du même esprit qui a opéré la naissance de Jésus-Christ ».

### 3 Prédication sur les petites et les grandes choses, mercredi 20 octobre 2021

*C'est le jugement et l'amour de Dieu qu'il fallait observer, sans abandonner le paiement de la dîme sur les plantes du jardin.* Ce propos du Seigneur, pourtant authentique, ne figure pourtant pas dans certains manuscrits : tant on était choqué à l'idée que Jésus-Christ, qui enseigne tellement à dépasser la Loi en faveur de l'amour, eût pu avouer pour bon le maintien de ses petites observances. Il nous en avise ailleurs : *Celui qui enseigne à mépriser ces petits commandements sera déclaré le plus petit dans le Royaume.*

C'est ainsi que Notre-Seigneur avertit les dévots contre deux périls qui les guettent, et menacent de faire d'eux de faux dévots : ces deux écueils, qui sont les deux sources principales du péché, sont l'orgueil d'une part, la concupiscence d'autre part.

Le dévot selon l'orgueil pêche en ange, c'est-à-dire, qu'il se veut tout spirituel. Il se flatte d'être familier et comme ami de Dieu, et c'est pourquoi il en use, à l'égard de Dieu, avec familiarité. De plain-pied, croit-il, avec *le jugement et l'amour de Dieu*, il abandonne à la dévotion populaire l'observance des gestes que la tradition a légués aux chrétiens comme expression de la foi ; il estime indignes de ses soins certaines cérémonies que prescrivent les rubriques des livres liturgiques, et préfère à ces marques de religion des œuvres de miséricorde plus éclatantes, qui le signalent comme fils du Dieu qui fait miséricorde. Il ne s'avise pas, comme l'écrit Blaise Pascal, qu'il s'agit ici-bas de « faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie », et qu'il s'agit ainsi d'humilier le dedans par le dehors.

Si donc le dévot selon l'orgueil oublie qu'il fait partie de l'univers visible, le dévot selon la concupiscence s'attache exclusivement à ce qui se voit. L'observance minutieuse des gestes de la foi ou des rubriques lui est nécessaire pour n'avoir pas à se reprocher à soi-même d'être un impie. « Il ne voudrait pas, écrit Bossuet, qu'il manquât un Ave à son chapelet. Mais les médisances, mais les jalousies, il les avale comme l'eau. » On observe volontiers, dans la loi écrite et dans la tradition, ce qui ne coûte rien à nos passions. C'est à elles, surtout, qu'on est attaché, sans se l'avouer. On paie Dieu d'une petite monnaie toute symbolique, et l'on achète ainsi le droit de se dispenser des exigences évangéliques ; et Dieu finit par être aussi mal traité qu'il l'était par l'orgueilleux. Celui qui donne dans ces travers resserre et contraint son âme ; il ne voit pas qu'elle est faite pour être revêtue de la toute-puissance de Dieu, à cause de quoi « les grandes choses », poursuit Blaise Pascal, deviennent comme « petites et aisées ».

## 4 Prédication pour le mois des défunts, 3 novembre 2021

La commémoration de tous les fidèles défunts nous engage à prier de manière plus instante, en ce mois de novembre, pour la délivrance des âmes du purgatoire. On sait de quelle portée fut pour Pascal la méditation de notre condition mortelle, éclairée par le mystère de la mort en Jésus-Christ, témoin la lettre de consolation écrite après la mort de son père. Mais cette méditation porte en général sur le mourir plutôt que sur l'état de mort propre aux âmes des défunts. Il n'est guère qu'un endroit de son œuvre où Pascal s'attache à considérer cet état de mort, non d'ailleurs pour lui-même, mais comme parabole de l'état de maladie qui est le sien : « Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites que je me

considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. »

Pascal, on le voit, se figure soi-même au purgatoire : condition qui a quelque chose d'en soi favorable, mais dont l'âme ne peut goûter d'abord la faveur. Aussi bien, il est heureux en soi de « se trouver séparé du monde, et dénué de toutes choses » : car par cet état l'âme échappe au divertissement de convoitise, qui partage ses affections tant qu'elle demeure en cette chair mortelle, l'empêchant d'être à soi-même. Elle échappe en outre à cet autre divertissement, proprement pascalien, que commande, d'une part, la peur de mourir, et d'autre part, l'amour malheureux de soi-même, qui engage le moi à trouver refuge dans une image flattée qu'il tâche à peindre de soi dans l'opinion d'autrui. Mais, mort, le voilà « seul en présence de vous, Seigneur », qui êtes le Dieu de vérité. On sent bien que cette présence qui, de soi, est porteuse de douceur et de consolation, impose d'abord violence à l'âme pécheresse, qui ne trouve plus à s'envelopper de son mensonge ordinaire, quand elle n'a plus lieu de s'aimer d'abord soi-même, et quand Dieu se donne soi-même et soi seul à aimer.

Nous déterminons plus exactement d'après cela l'objet de notre prière pour nos défunts : que cette présence du Seigneur à leurs âmes se fasse à la fois plus puissante et plus consolante, en sorte que soit hâté l'instant où l'amour d'attachement le cédera entièrement en elles à cet amour de charité, où l'on aime soi-même et autrui pour l'amour de Dieu.

## 5 Prédication sur la conversion, 26 janvier 2022

Ce lendemain de la fête de la Conversion de saint Paul nous rappelle que Pascal, quoique baptisé dès ses premiers jours, se tint lui-même pour converti. Il y a lieu de penser que l'écrit qu'il laissa sur la conversion du pécheur a pu rejaillir de sa propre expérience.

« Écrit sur la conversion du pécheur » : c'est le titre sous lequel il nous parvient. Et pourtant le mot de conversion n'y figure pas. Nous n'avons rien là qui approche ce que nous rapporte le récit des Actes, où Jésus-Christ se manifeste à saint Paul et lui parle. C'est dans le fragment « Mystère de Jésus » que la voix du Seigneur se fait véritablement entendre à Pascal, comme elle se fit entendre à Saul sur le chemin de Damas. Il est même question d'amitié entre Jésus et l'âme : « Je te suis plus ami, dit Jésus, que tel ou tel ». Là, la conversion est, pour le coup, nommée. Mais de manière très étrange : même dans cette intimité entre l'âme et Jésus, la conversion est présentée comme encore à venir et encore à demander dans la prière : « C'est mon affaire que ta conversion. Ne crains point et prie avec confiance ».

Or, la prière est précisément le point où s'achève l'*Écrit* – si tant est, justement, qu'il soit achevé : « Ainsi l'âme reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme

créature [...] Le prier comme indigente. » Il n'y a pas encore eu de conversion, puisque l'âme ne connaît pas Jésus, en qui Dieu se révèle. Elle ne connaît pas Dieu, elle « commence à le connaître », dit le texte : mais d'une manière presque philosophique, comme créateur et comme bien souverain, non comme le Seigneur « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». En un mot, elle connaît ce qu'est Dieu, mais non pas qui il est. Elle voit que Dieu « s'est découvert à elle », mais non révélé directement à elle. Il s'est découvert à elle en la tirant de ce que les *Pensées* appellent son divertissement. Il s'est découvert à elle en la rendant à soi et à la connaissance de soi-même. Elle se reconnaît immortelle, et ne pouvant être comblée par « des choses périssables, périssantes et même déjà périées ».

Ainsi l'Écrit nous laisse-t-il à la fin sur la vue d'une âme qui cherche Dieu. Elle semble n'avoir quitté la recherche incessante attachée au divertissement que pour une autre recherche qui paraît, elle-même, toujours inachevée. Mais ce n'est, en effet, qu'une apparence. « Comme l'âme ignore les moyens d[e] parvenir à Dieu, [...] elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin [...] aurait recours à ceux qui savent parfaitement ce chemin ». Or, ce chemin n'est autre que Jésus, l'unique médiateur, comme il se déclare pour tel dans l'Évangile. C'est pourquoi cette recherche est une paix, dès ce temps, et que « tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

## 6 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022

Depuis le VIIe siècle, l'Eglise célèbre en ce jour le retour triomphal de la Croix à Jérusalem, où la rapporta l'empereur de Byzance Héraclius, victorieux des Perses. Selon la tradition, une force mystérieuse paralysant ce prince comme il montait au calvaire, il ne put reprendre sa marche qu'une fois déposés ses habits magnifiques, malséants à la pauvreté du Christ. C'est ainsi, écrit Pascal, que « les rois mêmes se soumettent à la croix ». La croix triomphe donc, mais Pascal la veut dépouiller des marques du triomphe, qui flattent l'imagination sans ébranler le cœur qu'il faut convertir. Dans la 5e Provinciale, il laisse éclater sa colère contre les jésuites qui « quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, suppriment le scandale de la croix, et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant ».

La vue des grandeurs du christianisme est impuissante à convertir : « Cette religion [...] après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse elle réprouve tout cela et dit qu'elle n'a ni sagesse, ni signe, mais la croix et la folie. » Car si la concupiscence, l'attrait pour les choses sensibles, est un obstacle pour goûter la révélation, le grand verrou de l'âme est l'orgueil humain, qui se brise à la prédication des souffrances de Jésus-Christ comme proportionnées à ses péchés.

Mais la prédication de « la folie de la croix » et d'un « Dieu humilié », si elle est propre à faire rentrer l'homme en soi-même, n'est que la condition pour

croire, et ne donne pas elle-même la foi : il faut en outre « la vertu de la folie de la croix », « cause efficace » de la foi. Car les souffrances de la croix sont non seulement une leçon pour les humains, mais aussi un « sacrifice » offert à Dieu, que Dieu agrée par l'envoi d'inspirations, seules salutaires : « La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspirations, [...] *ne evacuetur crux Christi* » - *sauf à rendre vaine la croix du Christ*, 1 Co 1, 17.

Le sacrifice de la croix, qu'exigeait la corruption du cœur humain, est donc principe véritable de la grâce intérieure qui seule fait recevoir les grandes preuves extérieures de la vraie religion. La foi, dès lors, progresse dans une intériorité dépouillée de tout signe visible, pour n'être vue que de Dieu seul. Ainsi, la croix de Jésus est pour introduire à son tombeau : « Jésus-Christ était mort mais vu sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints. Jésus-Christ n'a fait aucun miracle au sépulcre. Il n'y a que des saints qui y entrent. C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix. »

## 7 Prédication sur amour et vérité, 12 octobre 2022

Ainsi qu'il nous a été rappelé au lendemain du jour de la naissance de Jacqueline Pascal, celle-ci donc écrivait à Arnauld, comme il s'agissait de signer contre les propositions augustiniennees condamnées dans Jansénius : « Je sais bien que ce n'est pas à des filles [i.e. à des religieuses] à défendre la vérité ; quoiqu'on peut dire, par une triste rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité, et à souffrir plutôt toutes choses que de faire croire que nous la dénions. » Jacqueline rendit ce qu'elle devait et à sa qualité de fille et à la vérité. Elle signa comme Arnauld demandait : Arnauld à qui il revenait, comme prêtre, de défendre la vérité avec les évêques. Mais après ce coup : « Je parle, écrit-elle le 22 juin 1661, je parle dans l'excès d'une douleur à quoi je sens bien qu'il faudra que je succombe. » Elle s'était essayée, jeune, à la poésie galante de son temps, où les amants mouraient d'amour. On ne meurt guère d'amour qu'en poésie ; au lieu que Jacqueline mourut en effet de chagrin, pour l'amour de la vérité, le 4 octobre suivant, au jour de sa naissance.

*Amour et vérité se rencontrent*, dit le psaume ; cela n'est plus l'état naturel de l'homme. Cela n'est réservé que pour l'état de grâce et pour celui de gloire. L'amour naturel est l'amour propre, dans une aversion native pour la vérité. Mais, aux yeux de Pascal, son siècle a ceci de nouveau et de singulier que les ministres de la grâce commencent à flatter l'amour propre des chrétiens pour établir leur empire à eux sur l'Eglise contre le royaume de la vérité ; de sorte que les véritables amants de la vérité n'ont d'autre parti que de mourir, comme il parut en sa sœur Jacqueline : « Il y a différents degrés dans cette aversion



pour la vérité ; mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. »

Cette observation si juste relève à nos yeux l'espérance animant Pascal dans l'entreprise dont les *Pensées* conservent les précieux vestiges ; y préside ce que Pascal appelle « l'art d'agréer », qui répugne à user des ressorts frelatés de l'amour propre : il veut « porter à chercher Dieu » et ranimer chez le lecteur l'amour de la vérité, en des pages plus que jamais vivantes, tant, sur les points qu'on a dits, notre siècle est hélas enfant du sien jusque dans l'Eglise même.

## 8 Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023

« Incroyable que Dieu s'unisse à nous » : cette parole des *Pensées*, nous inclinierions à la faire nôtre, comme marquant l'émerveillement de l'Eglise devant la venue de Verbe de Dieu dans notre chair, manifestée aux bergers à Noël, et la venue du Saint-Esprit de Dieu dans notre âme au baptême. Or, cette parole, Pascal la met au contraire dans la bouche de l'incroyant, comme expression de son doute, et de son refus de croire.

« Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini, un espace infini égal au fini. », écrivait Pascal à la ligne précédente, comme pour prévenir le refus d'admettre la vérité révélée, sur ce qu'elle serait hors de portée de la raison. Les principes des mathématiques et de la physique sont hors des prises de la raison ; et pourtant la raison ne fait pas difficulté à les recevoir comme lui étant donnés.

Des vérités incompréhensibles sont donc reçues et, par là, elles sont crues. Mais il est des vérités incompréhensibles qui, en outre, sont incroyables, et ce sont précisément elles qui sont matière de foi. La difficulté à les recevoir ne vient pas d'elles, mais de nous, et de la vue de notre misère ou, si l'on veut, de notre « bassesse » : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous.

Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse », répond Pascal à celui qui refuse de croire.

Les principes incompréhensibles de la physique sont donnés à l'âme humaine dès qu'elle est « jetée dans son corps » ; partant, ils lui sont comme naturels. Mais, s'agissant de Dieu, il est « en nous », et « hors de nous », écrit Pascal : les vérités de l'Evangile sont un don, mais un don qui me sollicite à donner moi-même ma créance. Le doute et, par là, le refus, viendraient-ils de la grandeur du don qui nous est fait, « trop beau pour être vrai », comme on dit ? Non, dit Pascal, il vient de « la vue de notre bassesse » : c'est nous qui nous trouvons trop laids pour que cela soit vrai. Mais en vérité, poursuit Pascal dans le même fragment, ce dégoût de soi est le manteau dont se revêt l'orgueil et l'amour de soi. L'incroyant en est averti par son refus même de la bonne nouvelle évangélique, puisqu'on le voit préférer objectivement sa misère à la miséricorde et à l'offre

du salut par l'amitié de Dieu.

La miséricorde de Dieu se marque, comme dit Pascal dans le même fragment, par un « avènement de douceur », manifesté dans l'enfant de Bethléem. Ce n'est qu'au dernier jour, dit Pascal, que la vérité divine écrasera l'orgueil humain, forcé de la reconnaître. Entretemps, le Verbe se manifestant dans la chair nous fait confesser nous-mêmes notre orgueil et notre injustice, condition pour désirer d'en être guéris, en cessant de nous dire : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », mais en nous disant plutôt : « Et si c'était vrai ? ».

## 9 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023

Nous sommes réunis à l'heure où l'Eglise autrefois chantait les premières vêpres de la Sainte Croix. Elle institua cette fête en action de grâce du retour triomphal en terre chrétienne de la plus insigne relique de la Passion, butin des Perses quelques années plus tôt.

« Les rois mêmes se soumettent à la croix », lit-on dans les *Pensées* : Hommage visible de l'ordre des gloires visibles, à celui d'une gloire, non seulement invisible, comme celle des esprits ; mais qui est la gloire même du Créateur de l'univers visible et invisible.

La bénignité du Créateur avait établi Adam de plain pied avec sa gloire. Il n'en eût coûté à l'homme, pour y entrer à jamais, qu'un peu de confiance. On n'y entre à présent que par beaucoup de souffrance ; du moins y entre-t-on, et ce n'est qu'uni à Jésus-Christ, le nouvel Adam, le premier à jouir, comme homme, de la gloire de Dieu en sa chair. C'est ce mystère surtout que Pascal relève dans le récit des pèlerins d'Emmaüs : « J.-C. leur ouvrit l'esprit pour entendre les Écritures. [...] Il a fallu que le Christ ait souffert pour entrer en sa gloire, qu'il vaincrait la mort par sa mort. »

Qui aspire à la gloire divine, selon les promesses de l'Evangile, se met soi-même sous le signe de la croix. Il doit fermer ses oreilles aux faux prophètes qui ne songent qu'à leur propre gloire plutôt qu'au salut de leurs disciples, s'efforcent à rendre la religion aimable : « quand ils [les jésuites selon les *Provinciales*] se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la Croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant. »

« Rendre la religion aimable », ce fut pourtant le vœu de Pascal : un fragment des *Pensées* porte ce titre ; nous lisons à la fin : « J.-C. a offert le sacrifice de la croix pour tous. »

C'est donc parce que Jésus-Christ est aimable, qui, sur la croix, s'est offert pour tous, que la religion chrétienne est aimable. L'eucharistie manifeste l'universalité de cette offrande, non en tant qu'elle est sacrifice de l'Eglise, mais en tant qu'elle est sacrifice de Jésus-Christ lui-même, car, dit Pascal à la suite de St-Cyran dans le même fragment : « l'Eglise n'offre le sacrifice que pour les fidèles. » Ceux qui sont de cette religion, dit Pascal, « ce qui les fait croire est

la croix. » C'est animé par l'Esprit Saint que Jésus s'exposa aux humiliations de la Croix. Les humiliations nous sont nécessaires pour combattre en nous le funeste orgueil d'Adam, et disposer notre âme à se laisser pénétrer de la rosée de l'Esprit Saint. Mais cette croix même nous est aimable, par sa conformité avec la croix de celui qui dit : « Je te suis plus ami que tel ou tel. »

## 10 Prédication sur l'âme en présence de Dieu seul, 8 IXbre 2023

Le retour du mois des défunts nous donne lieu de méditer avec Pascal sur la condition de l'âme séparée du corps. Dans la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies, il représente en effet son propre état de malade comme anticipé de l'état de mort :

« Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites, Seigneur, que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer votre miséricorde. »

Il venait de désigner le jour de la mort comme « épouvantable », comme sera « épouvantable » la « sentence » de Dieu au jugement particulier. Mais ce qui est épouvantable aussi, c'est la présence de Dieu : car il est à craindre qu'on ne puisse jouir de la douceur que comporte la présence du Créateur de tout bien ; parce que cette présence succédera à la vue des choses du monde qui auront ravi, de la part de l'âme humaine, un attachement qui n'était dû qu'à Dieu, en sorte qu'elle aura rendu un culte à des « idoles trompeuses », dit Pascal. Il y a sans doute ici un avantage objectif des morts sur les vivants, en ce que rien ne peut divertir l'âme des morts de penser à leur Créateur, quand tant de créatures nous sollicitent ici-bas à l'aimer non pas en vue de Lui, mais plus que Lui. Mais cette trop grande habitude d'aimer exclusivement les créatures de la terre empêche qu'on ne goûte d'abord l'avantage de cette présence de Dieu seul, en sorte qu'il est à craindre que l'âme ne soit effarouchée de comparaître devant celui qui pourtant l'aime davantage et mieux que tout ce qu'elle aura aimé ici-bas.

Or, ce qui est remarquable, c'est que la foi au Dieu d'amour et de miséricorde domine tellement chez Pascal sur l'épouvante où le plonge cette crainte de se trouver incapable d'aimer Dieu seul, quoique souverainement aimable. Cette foi se manifeste par l'espoir de la conversion dont la maladie favorise l'occasion. Ainsi déjà, ce que le monde considère comme malheur ou bonheur, maladie ou santé, consolation ou châtement, n'a plus de sens pour le chrétien qu'éclaire cette vérité : « Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toute chose, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. » Tant qu'à la fin de cette partie de la Prière, la crainte de la présence de Dieu seul se

trouve mêlée d'une magnifique espérance : « Faites donc, ô mon Dieu, que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence. »

## 11 Prédication sur Pascal et saint Jean-Baptiste, 6 décembre 2023

Dans l'évangile de dimanche, le Seigneur enseignait que ce monde prendrait fin, comme une ombre qui passe, et qu'il était donc vain d'y attacher notre cœur. C'est ainsi, écrit Pascal dans l'*Ecrit sur la conversion du pécheur*, que l'âme que Dieu daigne toucher « considère les choses périssables comme périssables et même déjà péries. »

L'évangile de dimanche prochain nous fera entendre la voix du Baptiste criant dans le désert, ainsi présentée dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* : « Comme le temps de la prédication de Jésus approchait, Jean, son Précurseur, par un ordre exprès de Dieu, sort de son silence et de sa solitude, et vint au Jourdain exciter tous les peuples à préparer les voies au Messie et à se disposer à son avènement, par la prédication et le baptême de la pénitence. Et annoncer qu'il est prêt à paraître. »

Dans ce qui deviendrait un jour les *Pensées*, Pascal n'entendait-il pas renouveler pour son siècle quelque chose de l'œuvre du Baptiste ? Nous en aurions peut-être un indice dans la manière dont il interprète sa prédication, comme une sortie du désert vers les foules, alors que, dans l'évangile, il est dit que ce sont les foules qui vont au désert trouver Jean-Baptiste. Pascal s'était quant à lui retiré de l'agitation et des entretiens mondains vers le faubourg qui priait, dont Port-Royal de Paris marquait le terme, où Jacqueline avait pris le voile près de trois ans plus tôt. C'est là que, comme Jésus s'était approché du Baptiste encore dans le sein d'Elisabeth, Jésus s'approcha de lui, en cette nuit de feu dont nous avons fait mémoire en notre dernière rencontre. Pascal se retira à Port-Royal des Champs, y apprit la vie cachée, et profita si bien de ses leçons que, de retour à Paris, il sut y transporter le désert, et vivre au milieu du monde comme n'y étant pas : hôte clandestin, dévot de la charité et de la vérité se jouant, au temps des Provinciales, des poursuites ordonnées par « tous ces grands de chair ».

Pascal devait éprouver bientôt l'approche du Messie, à lui manifesté dans le miracle opéré chez sa nièce et filleule par une épine ayant touché le front du Sauveur. Il sortit lors de son silence, c'est-à-dire qu'il voulut faire entendre aux foules sa voix propre, qu'il déguisait naguère encore dans les *Provinciales* ; « Si ce discours vous plaît, dit-il à l'interlocuteur du pari, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » C'est ainsi que les *Pensées* ne sont pas d'abord pour convaincre de la vérité du christianisme, mais pour en donner le goût, et convaincre alors de la nécessité de la pénitence pour préparer dans son cœur les voies du Seigneur et le prier qu'il tienne pour agréable de s'y manifester.

## 12 Prédication sur la pénitence, 21 février 2024

Comme l'année dernière, j'ai consulté Pascal sur le sujet de la pénitence à quoi l'Église consacre le temps du carême.

On rencontre chez lui tous les emplois de ce terme en usage aujourd'hui, et qui correspondent à l'expression « faire pénitence » ; ainsi quand il recommande « de porter les personnes renouvelées intérieurement par la grâce à faire des œuvres de piété et de pénitence proportionnées à leur portée » (S 772). La pénitence se marque extérieurement par des pratiques austères à quoi, dit ailleurs Pascal, « nos sens s'opposent » (S 753) ; aussi convient-il de les y apprivoiser doucement, pour avoir raison, à la fin, de leur opposition. Mais en soi, la pénitence est proprement un acte intérieur de contrition, de regret profond de ses fautes qu'inspirent la piété et l'amour de Dieu ; elle donne ainsi son nom au sacrement, parce qu'elle est, selon la foi de l'Église, la condition de sa validité : « Ce n'est pas l'absolution seule qui remet les péchés, au sacrement de pénitence, mais la contrition » (S 591).

Mais Pascal emploie une fois le terme de pénitence dans un sens propre à sa doctrine : « [la] religion [chrétienne. . .] consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie on serait rétabli par un Messie qui devait venir » (S 313). La pénitence ne désigne donc ici rien de moins que la condition présente de tout homme, naissant avec au fond du cœur la tristesse d'une trace toute vide de Dieu. Dans les *Écrits sur la grâce*, Pascal décrit le bonheur d'Adam, dont les enfants d'aujourd'hui ressentent obscurément la perte, comme la liberté chez lui de jouir de la présence de Dieu à sa guise.

Dans l'état de la nature déchue au contraire, on ne peut aller à Dieu que si lui revient vers l'homme ; le premier trait par où il se manifeste, d'après l'*Écrit sur la conversion du pécheur*, est de lui inspirer le dégoût de ce qui n'est pas Dieu, et où l'homme tâchait de divertir sa tristesse ; de sorte qu'il éprouve sa condition comme étant de pénitence en effet. Dieu peut se manifester ensuite en inspirant le goût de sa présence directe : « Joie, joie, pleurs de joie », avant de rendre l'homme à la pénitence, cet éloignement de Dieu éprouvé non plus seulement comme une peine, mais comme l'effet d'une faute, par la participation à la faute d'Adam : « Je m'en suis séparé. » Et cependant, la vision de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, accablé intérieurement par la vue de nos péchés, inspire à Pascal ce cri : « Que je n'en sois jamais séparé » : « Que je ne sois jamais séparé de Jésus-Christ souffrant » qui, « plus abominable que moi, dit Pascal au Mystère de Jésus, se tient honoré que j'aie à lui et le secoure » dans les œuvres de pénitence qu'il déploya auprès des pauvres.

## 13 Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024

Voici comme dans les *Pensées* (S 182), la sagesse divine s'adresse aux humains : « Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu [et] la

concupiscence, qui vous attache à la terre », c'est-à-dire, dit un autre fragment (S 653), « aux plaisirs terrestres ».

Les deux maladies cependant ne sont pas égales. L'orgueil, sans doute, est la plus funeste. N'est-ce pas parce qu'Adam, riche des dons de Dieu, s'est élevé en soi-même et s'est soustrait à Dieu, que l'humanité, déchue des dons de Dieu, incline aujourd'hui vers la terre ? La sagesse divine poursuit ainsi : « L'homme n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant de mon secours. [...] Alors] je l'ai abandonné à lui [...] Les sens indépendants de la raison et souvent maîtres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs. [Ainsi les hommes aujourd'hui sont-ils] plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence qui est devenue leur seconde nature. »

Dieu qui là s'irrite est toujours Père. Sa miséricorde domine jusque dans le châtement voulu par sa justice. La concupiscence à quoi la nature humaine est désormais assujettie fut un moyen d'ôter sa pâture à un orgueil funeste à l'homme, et d'humilier la nature pour que Jésus-Christ seul la pût relever.

Cette grâce nouvelle, différente de celle d'Adam, est en effet nécessaire. On pourrait penser que l'homme naissant désormais à une nature concupiscente serait du moins garanti contre l'orgueil. Or l'expérience nous instruit du contraire. Le premier ordre, l'ordre des corps, où il est indigne qu'une créature spirituelle mette sa gloire, compte pourtant des « grands de chair » (S 339). Le deuxième ordre, en revanche, a pour principe cette intelligence par quoi l'homme est homme et objectivement élevé au-dessus du reste de l'univers visible, qu'il est capable ainsi de penser. La grandeur des « grands génies », dont parle Pascal, serait-elle donc plus authentique, parce que proportionnée à ce qu'est l'homme ? Et cependant, la gloire véritable de connaître souvent touche moins les gens d'esprit que la fausse gloire d'être connu : « les philosophes mêmes [...] veulent [des admirateurs], et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de [les] avoir lus, et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie... » (S 520).

Montaigne, qui peint l'homme faible et concupiscent, cède lui-même, dans son livre, au « sot projet de se peindre » (S 644). Ainsi les deux maladies de l'homme, loin de s'exclure l'une l'autre, conviennent-elles dans l'amour-propre, où Pascal dénonce un refus de la grâce divine. À qui estime que l'homme est trop bas pour que Dieu s'unisse à lui, il déclare : « je voudrais savoir d'où cet animal qui se reconnaît si faible a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère » (S 182).

On avoue sans peine la bassesse de l'homme en général ; mais on répugne à l'avouer pour soi-même : « il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir » ( 743). Ainsi la racine du mal est-elle dans l'aversion pour la vérité. Elle est si profonde dans le cœur qu'il n'en peut être guéri que la Vérité en personne n'y descende plus profond encore.

## 14 Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024

Le mois de septembre comme le mois des anges, et de Marie comme reine des anges, nous engage à consulter Pascal, comme en ayant rendu le thème fameux quand, s'inspirant de Montaigne, il écrivait dans les *Pensées* que « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » (S 557).

Pascal n'envisage pas qu'on veuille d'abord faire la bête. Adam pécha d'abord par orgueil, et fut ensuite livré à la concupiscence. Nous pêchons tous en Adam, c'est-à-dire que nous avons, comme lui cette inclination à pécher en ange, c'est-à-dire à nous élever nous-mêmes au-dessus de notre nature.

L'homme médiéval, pour qui toute connaissance procède des sens, était un peu retenu de pécher en ange. Il tenait pour évident que son intelligence n'avait rien d'angélique, en ce qu'elle dépendait du corps pour recevoir en soi les objets à connaître. Mais l'homme moderne dit avec Descartes : « 'je suis une chose qui pense, une substance dont toute l'essence n'est que de penser », ce qui est proprement la définition de l'ange. Je serais donc esprit, plutôt que corps et âme. J'ai un corps, mais cette substance étendue que je possède ne serait pas véritablement moi. Aussi, pour être soi, il conviendrait qu'on vive exclusivement selon l'esprit.

Molière, dans les *Femmes savantes*, a raillé à bon droit cette maxime : « Mais nous établissons une espèce d'amour/qui doit être épuré comme l'astre du jour./ La substance qui pense y peut être reçue,/Mais nous en bannissons la substance étendue. » L'expérience, relève Pascal, enseigne que cette maxime n'est pas tenable : « Cet homme né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre » (S 453).

Immatériel, l'esprit est infatigable. Le corps se rappelle à lui, comme instrument matériel et, par là, fatigable. Mais, dans cette chasse, il y a plus assurément que le nécessaire délassement à procurer à la substance étendue. Elle est le divertissement où l'âme même s'abandonne, dans le dépit qu'elle sent de n'être pas qu'esprit : faute de remplir les ambitions de son orgueil angélique, elle tâche à s'ensevelir dans les plaisirs terrestres, ceux de la concupiscence.

Pascal remarque la disproportion de l'homme à l'égard de l'un et l'autre infini de l'univers visible. L'homme cependant demeure grand par son esprit, puisque, incapable de connaître aucun des infinis, il est du moins capable de les penser, et de penser l'univers. « Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends » (S 145). Mais cette grandeur propre au roseau pensant vacille elle-même, devant cette autre disproportion de la pensée humaine elle-même, tant avec les bêtes sans intelligence, qu'avec les anges, qui ne sont qu'intelligence ; dans l'impuissance où l'âme se trouve aussi de tenir le milieu qui lui est propre, agitée qu'elle est des mouvements contraires de l'orgueil et de la concupiscence, du péché en ange et du péché en bête.

C'est pour le salut de l'âme que Dieu permet en elle ce partage, que Pascal se

plaît à lui représenter pour mieux lui désigner Jésus-Christ comme son Sauveur. En Jésus-Christ, le Fils de Dieu s'est abaissé, dans notre humanité, au dessous des anges par son incarnation, et plus encore dans sa Passion, pour à la fin porter cette même humanité au-dessus des anges : et cela, dans le corps où il nous fait entrer par le baptême et qu'il nous donne en nourriture : ce corps devenu bien plus que la substance étendue dont le désignent les philosophes.

## 15 Prédication sur la joie, mercredi 9 VIIIbre 2024

Le mois d'octobre est celui du rosaire, qui partage la vie de Jésus-Christ en mystères joyeux, douloureux et glorieux : c'est signaler que la joie est non seulement au commencement, mais au principe de sa vie. Elle lui permit de traverser les heures douloureuses, avant que son humanité et celle de sa Mère ne soient élevées jusqu'à la plénitude de la gloire divine.

Aussi se propose-t-on de considérer la joie chez Pascal. Pascal convient, avec la Lettre aux Romains, que « Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles ». Mais cette pensée, qu'avec Jacqueline il marque à Gilberte dans la lettre du 1er avril 1648, qui fait des réalités sensibles comme une image sacramentelle des spirituelles, ne se marque plus guère dans la suite de ses écrits. Les réalités sensibles n'y sont plus des images, mais des voiles qui dérobent à nos regards les réalités spirituelles. Et si le propre d'un sacrement est de causer ce qu'il signifie, alors la joie sensible est comme un contre sacrement, propre à la fin à précipiter l'âme dans les tourments de l'enfer : « Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. » écrit-il à Charlotte de Roannez le 26 octobre 1656.

Pour le chrétien qui s'y abandonne, la joie qui a pour terme ce monde qui passe n'est pas seulement funeste, par la perte des biens spirituels. Elle est « criminelle », dit Pascal dans la « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies » (fin du n°XII), parce qu'elle conspire avec « le monde que je connais véritablement avoir été le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père », Jésus-Christ.

C'est que Jésus-Christ est venu dans ce monde pour combattre le monde, afin de se donner, lui, comme terme souverain de notre joie, sans partage possible avec la joie du monde. Dieu, il est venu « rempli[r] [l'âme] d'humilité, de joie, de confiance, d'amour » (S 690). Joie où l'âme ne s'exalte ni ne s'élève en soi, comme dans la joie du monde, mais s'abaisse en Dieu pour être relevée par lui, dans la confiance en lui, et dans l'amour de lui. « Le Dieu des chrétiens » est un Dieu jaloux, « qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura d'autre joie qu'à l'aimer » (699).

On sait par expérience que les joies du monde sont fugitives. Mais le sentiment de la joie que le chrétien trouve ici bas dans son Dieu l'est encore davantage. « Joie, joie et pleurs de joie » dont la « certitude » et le « sentiment » n'ont pas duré tout le temps des deux heures de la « nuit de feu », puisque interrompus



par le cri de remords d'un crime épouvantable : « Jésus-Christ. Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié » (S 742).

Il est cependant possible de demeurer ici-bas dans cette joie de Dieu, à condition que l'on consente au régime propre à la grâce de Jésus-Christ, qui conditionne la joie de Dieu à la crainte de le perdre parce qu'on aura mis sa joie dans les choses du monde. C'est ce qui règle la réception du sacrement de pénitence : « Une personne me disait un jour qu'il avait une grande joie et confiance en sortant de confession. L'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. » (S 590). Pascal écrit encore dans la lettre déjà citée à Charlotte de Roannez : « [Tandis que] les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse [...] nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui modère notre joie ; et selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. »